



**HAL**  
open science

## Débat sur l'origine des peuples amérindiens au XVIe s.

Grégory Wallerick

► **To cite this version:**

| Grégory Wallerick. Débat sur l'origine des peuples amérindiens au XVIe s.. 2007. hal-00409434

**HAL Id: hal-00409434**

**<https://hal.science/hal-00409434>**

Preprint submitted on 7 Aug 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Résumé

La rencontre avec un peuple jusque là encore inconnu, dans les terres nouvellement découvertes à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, amène la papauté à se poser la question de l'intégration de ces populations dans l'ordre qu'elle a établi à partir de la *Bible*. Outre le débat de leur intégration dans la chrétienté, mise à mal par le schisme qu'a provoqué le protestantisme, le XVI<sup>e</sup> s. marque surtout le débat autour d'une éventuelle convertibilité des Amérindiens, que l'Eglise considère vierges de toute religion.

*Mots-clefs : conversion ; peuplement ; Amérindiens ; Sublimis Dei ; Théodore de Bry.*

## Abstract

When Cristobal Columbus discovered the new world in 1492, he met new populations, and thought they were Indians. The Europeans rapidly understood that there was another territory, with other people which didn't meet Christendom. As soon as Europeans understood that, the Papacy tried to discover if these people could be evangelised. The repartition of humanity on the three known continents had been described by the Holy Bible. But Native Americans did not appear anywhere. Where did they come from ? From God or Evil ?

*Key words : conversion ; settlement ; Native Americans ; Sublimis Dei; Theodor de Bry.*

## Table des matières

Introduction

1- Le peuplement des Trois continents

- Les origines bibliques
- Un peuplement d'origine connue

2- Les théories sur l'évolution de l'origine des peuples américains

- Sont-ils des hommes ?

- La considération protestante

### 3- Débat sur la convertibilité de ces peuples

- La prise de position papale

- Faut-il convertir ces êtres ?

## Texte intégral

### Introduction

Après la découverte d'un nouveau continent en 1492, une question taraude les Européens de la Renaissance, en recherche de leurs propres origines : quelle peut être celle de ces gens, qui n'existaient pas dans l'imaginaire collectif des Européens ? Ces derniers définissaient le peuplement des continents à partir de la source principale de l'époque, non contestée, à savoir la *Bible*<sup>1</sup>, qui établit dès le premier livre la répartition du peuplement de la Terre. Les peuples s'intègrent dans la hiérarchie établie par les descendants de Noé, qui a permis de peupler les trois continents connus jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> s. : l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Aussi, des trois fils de Noé, lequel a pu se rendre jusqu'en Amérique pour la peupler ? Si ce n'en est pas un, de qui s'agit-il ? Peut-on considérer, pour l'époque, que ces peuples sont des créatures de Dieu ?

### 1- Le peuplement des Trois continents

- *Les origines bibliques*

La Genèse, premier livre de la *Bible*, précise, au chapitre IX, verset 19 : « *ces trois-là [Sem, Cham, Japhet] étaient les fils de Noé et à partir d'eux se fit le peuplement de toute la Terre.* » Trois fils pour trois continents connus. L'oekoumène médiéval se limite à ces trois espaces définis comme issus de la tradition biblique. Il n'est en rien surprenant que la représentation de la terre reprenne cette distinction tripartite, « *symbolisée par le trirègne (tiare papale à trois couronnes).* »<sup>2</sup> L'Europe ne connaissait pas l'existence de ce nouveau

---

<sup>1</sup> La société européenne est une société particulièrement pieuse, d'autant plus dans les royaumes concernés par les découvertes.

<sup>2</sup> Olive Patricia Dickason, *Le Mythe du sauvage*, p. 43.

monde, pas plus que les hommes d'Eglise n'ont pu imaginer sa présence, apparemment, à l'instar de l'apôtre Paul qui précisait que « *l'Évangile [avait] été entendu jusqu'aux extrémités du monde (Romains, X, 18).* » Toutefois, Jésus Christ semble évoquer l'évangélisation d'autres peuples, encore inconnus, lorsqu'il dit : « *J'ai d'autres brebis encore, qui ne sont pas de cet enclos (Jean, X, 16).* »<sup>3</sup>

Des similitudes sont rapidement évoquées entre les peuples d'Amérique et ceux d'Asie, comme les Tartares, ou même les Scythes. Par exemple, la consommation de chair humaine, décrite déjà par Aristote dans son *Ethique à Nicomaque*, au IV<sup>e</sup> s. avant notre ère, chez ces derniers : « *certaines tribus sauvages des bords de la mer Noire dont on prétend qu'elles se délectent de viande crue ou de chair humaine, et d'autres qui fournissent chacune un enfant pour un banquet commun.* »<sup>4</sup> Cette théorie est développée par Pierre Martyr d'Anghiera<sup>5</sup>, lorsqu'il rapporte le voyage d'un compagnon de Colomb, Vicente Yañez Pinson : « *Nous considérons qu'ils sont comme les Scythes, vagabonds et sans habitations fixes vivant des fruits de la terre.* »<sup>6</sup> Outre ces points communs, l'auteur rappelle que la « *pratique du scalp [et] l'habileté dans le travail de l'or* »<sup>7</sup> rapprochent davantage encore ces peuples cités.

De nombreux théoriciens ont alors cherché à établir, tout au long du XVI<sup>e</sup> s. la possible descendance judéo-américaine. Le Français Guillaume Postel, par exemple, a essayé d'établir le lien entre les Américains et Japhet, qui « *envoya dans cette région de l'Atlantide, c'est-à-dire du Nouveau Monde, qui est la plus proche du territoire de Cham (Afrique) ceux qui la peuplèrent, appelés pour cela Atlantides.* »<sup>8</sup>

Japhet semble donc, selon Postel, à l'origine du peuplement de l'Amérique. Pourquoi l'un de ses frères n'aurait-il pu la peupler ? Quelles preuves les théologiens de l'époque avancent-ils du peuplement de ce continent par Japhet ? Qui sont donc les Atlantes ? Toutes

---

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Cité in O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 49.

<sup>5</sup> Dans la première décade *De Orbe Novo*, en 1516.

<sup>6</sup> Cité in O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 49.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> Guillaume Postel, cité in Giuliano Gliozzi, *Adam et le Nouveau Monde...*, p. 32.

ces questions ne peuvent trouver facilement réponses. Alors que Sem avait reçu l'Asie, Cham, « *auquel l'Afrique avait été confiée dans un premier temps, fut ensuite, à cause de son impiété notoire, renié par son père et déclaré esclave des esclaves de ses frères.* »<sup>9</sup>

En effet, la Bible précise la raison de cette impiété notoire : « *Noé, le cultivateur, commença de planter la vigne. Ayant bu du vin, il fut enivré et se dénuda à l'intérieur de sa tente. Cham, père de Canaan, vit la nudité de son père et avertit ses deux frères au-dehors. Mais Sem et Japhet prirent le manteau, le mirent tous deux sur leur épaule et, marchant à reculons, couvrirent la nudité de leur père ; leurs visages étaient tournés en arrière et ils ne virent pas la nudité de leur père. Lorsque Noé se réveilla de son ivresse, il apprit ce que lui avait fait son fils le plus jeune. Et il dit : "Maudit soit Canaan ! Qu'il soit pour ses frères le dernier des esclaves !" Il dit aussi : "Béni soit Yahvé, le Dieu de Sem, et que Canaan soit son esclave ! Que Dieu mette Japhet au large, qu'il habite dans les tentes de Sem et que Canaan soit son esclave !" »<sup>10</sup>*

Cham et ses descendants se retrouvent donc bannis de la grâce divine, et esclaves des autres peuples. Ont-ils pour autant contribué à peupler l'Amérique ? L'énorme travail de collecte d'informations et de leur décryptage concernant cet éventuel héritage biblique a été effectué par Giuliano Gliozzi, qui relève et présente toutes les théories, ainsi que leurs auteurs respectifs. Qu'il s'agisse de penseurs français (Guillaume Postel<sup>11</sup>, Guillaume du Bartas<sup>12</sup>) ou espagnols (Pedro Sarmiento de Gamboa<sup>13</sup>, Jan Van Gorp<sup>14</sup>), tous ont pour objectif principal de légitimer la colonisation des territoires nouvellement découverts. Le

---

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> *Bible*, Genèse, IX, 20-27.

<sup>11</sup> G. Gliozzi, *op. cit.*, p. 32 : Selon Postel, Japhet exerce naturellement son autorité sur ses frères, qui auraient probablement contribué au peuplement de ce continent.

<sup>12</sup> *Ibid.* : Protestant qui reprend les théories de Postel, en précisant un passage possible par le Nord, permettant ainsi aux peuples du Nord, descendants de Japhet, de rejoindre les Indes occidentales en passant par le détroit du Groenland.

<sup>13</sup> *Ibid.* p. 39 : En 1572, il estime que « *ceux qui avaient peuplé l'Atlantide-Amérique étaient vraisemblablement les mêmes qui avaient peuplé l'Espagne, c'est-à-dire Tubal et ses descendants.* »

<sup>14</sup> *Ibid.* : Sujet des Pays-Bas espagnols qui reprend les théories développées par Pedro Sarmiento de Gamboa.

premier à avoir publié une œuvre relative à la théorie judéogénique reste le théologien Gilbert Génébrard<sup>15</sup>, s'appuyant sur quatre raisons principales<sup>16</sup> :

- Rabbi Selomon aurait une autorité sur les dix tribus d'Israël qui avaient fui vers l'Orient et le Nord, et peut-être vers l'Amérique ;

- d'après André Thevet, des pierres tombales portant des inscriptions en caractères hébraïques trouvées dans les îles Açores permettraient d'infirmier la thèse de la présence du peuple hébraïque ;

- un extrait du IV<sup>e</sup> livre d'Esdras précise que les dix tribus auraient migré vers une terre « où jamais ne séjourna le genre humain », laissant sous-entendre un passage via le Groenland ;

- d'après la tradition hébraïque et la Cabale, « les hébreux étaient enfermés, ce qui correspond bien au caractère insulaire ou péninsulaire de l'Amérique. »<sup>17</sup>

Ces théories sont critiquées dix années plus tard par le jésuite espagnol José Acosta, qui s'appuie avant tout sur le rejet, par le Concile de Trente<sup>18</sup>, du IV<sup>e</sup> livre d'Esdras, utilisé dans la troisième argument. Après avoir éludé les écritures apocryphes, le religieux précise que « les hébreux ont toujours été très liés à leurs traditions. [...] Pourquoi auraient-ils oublié, dans le Nouveau Monde seulement, leur origine, leur loi, leurs cérémonies, leur Messie, bref tout leur judaïsme ? »<sup>19</sup> Ces réflexions se poursuivent encore au XVII<sup>e</sup> s<sup>20</sup>.

- Un peuplement d'origine connue ?

Toutefois, une nouvelle théorie se développe progressivement : la possibilité qu'aurait eue un peuple de traverser la mer depuis l'Asie du Nord-Est vers l'Amérique du Nord-Ouest,

---

<sup>15</sup> G. Génébrard, *Chronographia*, 1580.

<sup>16</sup> Nous nous appuyons sur le développement qu'en a fait G. Gliozzi, *op. cit.*, p. 64.

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> Jean-Pierre Dedieu, *L'Espagne de 1492 à 1808*, p. 27 et p. 149 : Le Concile de Trente réunit une assemblée des évêques catholiques, entre 1545 et 1563, pour mettre en place la Contre-Réforme.

<sup>19</sup> G. Gliozzi, *op. cit.*, p. 66.

<sup>20</sup> *Ibid.* : Des théologiens comme Jacques de Charron, l'anglican Nicolas Fuller, les dominicains Gregorio Garcia et Malvenda, le chanoine de Cordoue Bernardo Aldrete, ou le pasteur néerlandais Abraham Van der Mijl participent activement à la théorie de l'apparition des Amérindiens.

via le détroit de Béring. Acosta reprend cette idée, déjà évoquée<sup>21</sup> par le pasteur français Urbain Chauveton (v. 1524-1614)<sup>22</sup>. Il s'avère que cette hypothèse, développée dès la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> s., est aujourd'hui conservée comme explication possible de l'origine des peuples d'Amérique. Le passage a probablement eu lieu au Pléistocène<sup>23</sup>, une époque glaciaire qui a provoqué la rétention de suffisamment d'eau douce pour permettre aux soixante kilomètres qui séparent l'Alaska de la Sibérie d'être traversés à sec, ce qui expliquerait la présence de « *plusieurs ponts naturels entre les deux continents.* »<sup>24</sup> Mais une datation plus précise semble délicate. Cependant, les anthropologues cherchent d'autres éléments de datation, s'appuyant notamment sur des pointes de silex taillés<sup>25</sup>, ou la similitude de caractères somatiques entre les peuples de part et d'autre du détroit de Béring : le rapprochement entre les Amérindiens et des Asiatiques anciens, les Mongoloïdes, permettrait de dater un peuplement ancien du continent américain, peut-être durant la glaciation la plus intense, celle du Wisconsin, entre quatre-vingt mille et sept mille années avant notre ère, mais plusieurs vagues pourraient alors se dégager<sup>26</sup>, les Aleut et les Inuit ne présentant pas les mêmes caractéristiques<sup>27</sup>.

---

<sup>21</sup> O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 49.

<sup>22</sup> Pour connaître la formation de Chauveton, cf. Frank Lestringant, *Le huguenot et le sauvage...*, pp. 174-180.

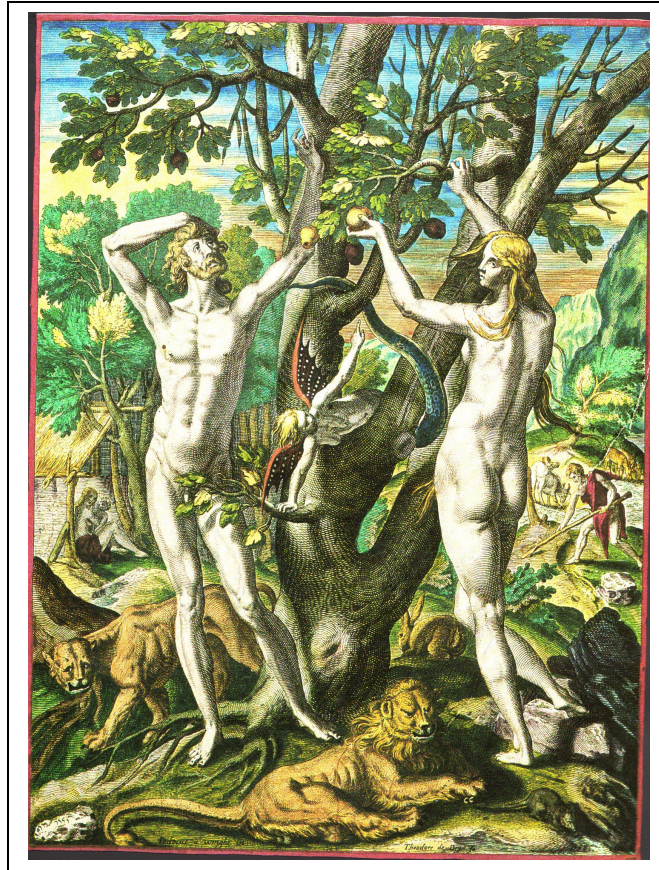
<sup>23</sup> Large période glaciaire, qui commence vers 1,806 millions d'années avant l'ère chrétienne, et se termine il y a onze mille ans.

<sup>24</sup> Claude Fohlen, *Les Indiens d'Amérique du Nord*, P.U.F., 1995, p.105.

<sup>25</sup> *Ibid.* p. 106 : Sans pouvoir déterminer si ce le fut par l'homme ou l'érosion.

<sup>26</sup> Au cours de la longue période de Wisconsin, le détroit de Behring s'assèche par deux fois : la première, entre 50 000 et 40 000, la seconde, entre 25 000 et 14 000 avant notre ère. Les deux continents se trouvaient donc unis par un isthme désigné sous le nom de Béringie. Pour de plus amples informations, cf. C. Bernand, « Chasseurs de Sibérie ou marins d'Océanie... », *Clio*, février 2001.

<sup>27</sup> A savoir une dolichocéphalie.



[Adam et Eve, planche 00 du premier volume des Grands Voyages de Théodore de Bry]

Lorsqu'il présente les populations amérindiennes aux yeux de l'Europe, à la fin du XVI<sup>e</sup> s., Théodore de Bry<sup>28</sup> prend part dans le débat de l'origine des peuples outre-atlantiques, puisqu'il choisit, dès le premier volume<sup>29</sup>, de représenter les parents de l'Humanité pour évoquer l'Amérique. Selon la tradition biblique<sup>30</sup>, dès que Adam et Eve ont été chassés du Paradis, la femme doit alors enfanter ses fils dans la peine, alors que l'homme doit travailler la terre pour en tirer subsistance. Or, la découverte du nouveau monde permet aux Européens de rencontrer des « *êtres humains qui sans travailler trouvaient sur une terre généreuse de quoi satisfaire à tous leurs besoins* »<sup>31</sup> De même, les « *femmes semblaient mettre au monde leurs enfants sans cris et sans souffrances.* » Il semble que les Européens aient enfin découvert l'Eden, cette Terre tant recherchée. Et De Bry reprend cette idée, car

<sup>28</sup> Graveur liégeois émigré à Strasbourg puis Francfort pour son obédience religieuse.

<sup>29</sup> L'œuvre de la famille De Bry comporte treize ouvrages, publiés de 1590 à 1634.

<sup>30</sup> *La Bible*, Genèse, III, 16-19.

<sup>31</sup> Gilbert Chinard, *Les Réfugiés huguenots en Amérique*, p. XIII.



sur la planche introductive du premier volume des *Grands Voyages*, alors que les parents de l'Humanité vont commettre l'irréparable, un homme travaille la terre, sur la partie droite de l'image, au second plan, et une femme met au monde un enfant sur la partie gauche. G. Chinard considère alors que les « *habitants de ces pays fortunés [l'Amérique] semblaient avoir échappé à la tache et à la malédiction du péché originel.* »<sup>32</sup> Toutefois, en 1590, cette idée ne semble pas retenue : c'est effectivement Adam et Eve avant la Chute qui sont représentés, mais l'arrière-plan montre aux Européens la condition du couple après cet événement. La planche étant placée dans les premières pages du volume, De Bry semble signifier que le Nouveau Monde aurait aussi été touché par le péché originel, et ne serait pas cet espace édénique présenté lors des tout premiers contacts. Une évolution de la perception des hommes est d'ailleurs aussi visible sur cette même planche, évolution qui se retrouve sur les planches suivantes de la suite virginienne<sup>33</sup> : la nudité. Les Européens considèrent les vêtements comme un reflet de leur condition : « *le costume indique le rang et l'autorité ; plus puissant est le prince, plus ostentatoire son costume et son cortège.* »<sup>34</sup> Pour montrer l'importance des vêtements, des livres sur les costumes paraissent tout au long du XVI<sup>e</sup> s., permettant d'établir les différences entre les peuples en fonction du costume. Rien de surprenant de voir un Amérindien nu face à un Européen de la Renaissance, portant les vêtements les plus lourds de son histoire. La nudité apparaît comme l'état originel de l'homme, son état d'avant la Chute et « *la perte de l'innocence conduit à l'adoption de vêtements.* »<sup>35</sup> Rapidement, l'évolution de cette idée mène à opposer non seulement la richesse et la pauvreté, mais aussi la civilité et l'état de nature<sup>36</sup>. Toutefois, « *par leur pauvreté (dont la nudité<sup>37</sup> est un signe éloquent), et leur innocence naturelle, les Indiens se tiennent plus près de l'Eglise primitive que leurs contemporains d'Europe.* »<sup>38</sup>

---

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> Premier volume, publié en 1590.

<sup>34</sup> O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 64.

<sup>35</sup> *Ibid.* : D'après le chanoine Pierre Charron (1541-1603).

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> Pour la nudité et la pastorale, cf. Jean Delumeau, *Le pécher et la peur*, p. 567.

<sup>38</sup> Frank Lestringant, *L'Expérience huguenote en Amérique...*, p. 197.



[Th. de Bry, L'Arche de Noé, II, 00]

Les rappels à l'Histoire des Hébreux peuplent une partie de la représentation des Amérindiens. De Bry a lui-même opté pour un double lien entre ces peuples : d'abord la planche représentant les parents de l'Humanité, puis, dans le deuxième volume, dans une remarque au « *lecteur bienveillant* »<sup>39</sup>, c'est au tour de l'Arche de Noé d'amarrer sur le continent américain. Echoués sur le mont Ararat, que De Bry semble situer en Amérique, les animaux<sup>40</sup> sortent par couple, et Noé remercie son dieu par un holocauste des animaux les plus purs, ainsi que les Ecritures le précisent<sup>41</sup>. L'arc-en-ciel en haut à droite rappelle l'Alliance entre Yahvé et la Terre<sup>42</sup>. Dans la scène du second plan, les fils de Noé s'affairent à construire les premières maisons, pour leurs familles. Tous, même Cham, mettent le cœur à l'ouvrage. Le commentaire associé à l'image précise toutefois la prise de position de l'auteur : parlant des habitants de la Floride, il précise, entre parenthèses, qu'ils « *descendent sans doute d'un des fils de Noé, mais plutôt de Cham que d'aucun des autres,*

<sup>39</sup> Théodore de Bry, *Le Théâtre du Nouveau Monde*, p. 162 : *Benevolo Lectori*.

<sup>40</sup> *Ibid.* p. 163 : Dont les éléphants, en ouverture du cortège, mais qui n'existaient pas en Amérique !

<sup>41</sup> Genèse, VIII, 20-21.

<sup>42</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 162.

*selon toute vraisemblance.* »<sup>43</sup> Le graveur laisse à penser que les Amérindiens ont donc aussi hérité de la malédiction du fils de Noé qui a engendré l'Asie et les Sarrasins<sup>44</sup>.

Dès les récits des Français en Amérique, qu'il s'agisse de Laudonnière<sup>45</sup> ou de Le Challeux, la comparaison avec le peuple d'Israël s'est développée. En effet, ce dernier auteur est d'autant plus explicite quant au parallèle qu'il établit entre la civilisation qu'il découvre et celle décrite dans l'Ancien Testament : il utilise des « *exemples de l'Escriture, de Joseph, de Daniel, d'Elie, et des autres prophetes, mesme des Apostres : comme de saint Pierre et de saint Paul.* »<sup>46</sup> Rien de surprenant, alors, que lorsqu'il analyse l'image relative aux crocodiles (en fait des alligators de Floride), F. Lestringant rappelle le « *caractère irrémédiable de la fracture ouverte dans l'enclos de la Terre promise.* »<sup>47</sup> Mais le comparatif qu'il établit ne concerne pas l'origine des peuples d'Amérique, mais celle des colons débarquant sur ce sol : « *c'est du reste pour fuir la "servitude égyptienne" qu'ils subissaient en France, que les huguenots, comme avant eux les hébreux, s'étaient mis en quête, par-delà mers et déserts, d'une mythique terre de paix.* »<sup>48</sup> L'appellation d'ailleurs du fleuve Jourdain, un des premiers fleuves découverts par les Français, dénote de cette volonté de relier ce continent à une histoire connue, ici des hébreux persécutés.

## **2- Les théories sur l'évolution de l'origine des peuples américains**

*- Sont-ils des hommes ?*

Les théories sur l'origine des populations d'Amérique ont donc été nombreuses, mais elles rejoignent toutes une idéologie hébraïque de la naissance des peuples, dans une tradition chrétienne héritée du Moyen Age. Les questions ne trouvent pas leurs réponses durant le XVI<sup>e</sup> ni même le XVII<sup>e</sup> s., et il faut attendre une évolution des connaissances

---

<sup>43</sup> *Ibid.* : *qui tamen ab uno ex Noë liberis haud dubie originem duxerunt, à Cham vero potius, ut credibile est, quam ab ullo ex reliquis.*

<sup>44</sup> Bernadette Bucher, *La Sauvage aux seins pendants*, p. 64.

<sup>45</sup> In Suzanne Lussagnet, *Les Français en Floride*, Tome II, p. 79 : Laudonnière compare les crocodiles de Floride à ceux, « *moins nombreux* », du Nil.

<sup>46</sup> Nicolas Le Challeux, in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 219.

<sup>47</sup> F. Lestringant, *L'Expérience huguenote...*, p. 209.

<sup>48</sup> *Ibid.*

scientifiques pour être en mesure d'établir une provenance possible, scientifiquement recevable, ne s'appuyant pas sur des bases aussi peu tangibles que la croyance. Mais théologiens et théoriciens ne cessent d'établir une possible origine biblique de ces peuples, d'autant plus que la Papauté a elle-même cherché à intégrer ces populations dans l'héritage adamique. Les connaissances relatives aux Amérindiens restaient relativement succinctes, tout au long du XVI<sup>e</sup> s., et les œuvres qui se prétendaient universelles n'étaient pas en mesure d'intégrer ces peuples. L'ouvrage de Johann Boem<sup>49</sup>, paru en latin en 1520, ne fait aucune mention du Nouveau Monde, mais dresse un bilan des coutumes et mœurs des cultures vivant sur les continents anciennement connus<sup>50</sup>. Il s'agit en fait d'une compilation de données plus ou moins anciennes, comme les *Ennéades* de Marcus Antonius Sabellicus (1487), n'incluant donc pas encore les Amériques<sup>51</sup>. Toutefois, dans l'édition parisienne de 1542, Boem améliore son travail avec l'aide des explorations plus récentes, mais ce n'est que la version espagnole de 1556 qui est complétée de cent quatre-vingt-dix pages concernant l'Amérique<sup>52</sup>. Boem estime alors que les hommes connaissent une lente évolution depuis l'état de bestialité, condition parfois reprochée aux populations amérindiennes. La différence entre les états résiderait dans le fait que les hommes primitifs mangent de la chair humaine et s'accouplent avec n'importe quelle femme rencontrée, sans souci d'inceste<sup>53</sup>.

Aussi, les Indiens apparaissent tels des animaux, des sauvages. Les hommes d'Eglise reprennent ces théories, à l'instar du dominicain Domingo de Betanzos (mort en 1549), qui propage cette opinion dans les années 1530, soutenue plus tard par la thèse d'André Thevet<sup>54</sup>, qui précise qu'il s'agirait de « [...] *gens merveilleusement estranges et sauvages*,

---

<sup>49</sup> *Recueil de diverses histoires touchant les situations de toutes les régions et pays contenuz es trois parties du monde, avec les particulières mœurs, loix et cérémonies de toutes nations et peuples y habitans.*, Anvers, 1540.

<sup>50</sup> O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 47.

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> *Ibid.* p. 48.

<sup>54</sup> En 1555, le franciscain André Thevet, bientôt cosmographe à la cour des Valois, accompagne au Brésil Nicolas Durand de Villegagnon, chargé par l'amiral de Coligny d'établir une colonie. De son séjour, « *il laissa dans un style étonnamment alerte, vivant et coloré* », un tableau du Brésil pré-colonial.

*sans foy, sans loy, sans religion, sans civilité aucune, mais vivans comme des bestes irraisonnables, ainsi que la nature les a produits, mangeans racines, demeurãs trousiours nuds tant hommes que femmes. »*<sup>55</sup>

Les Amérindiens apparaissent donc aux yeux des Européens lettrés, qui ont rencontré des voyageurs comme Thevet, tels des monstres sanguinaires. Les difficultés rencontrées par les dominicains, jésuites ou toute autre congrégation venue convertir les populations amérindiennes<sup>56</sup>, étayent davantage encore cette thèse. L'existence d'une religion propre aux Amérindiens n'est pas prouvée en ce XVI<sup>e</sup> s., et il est alors facile pour les Européens de dresser des conclusions hâtives : non seulement ces peuples ne connaissent pas Dieu, mais apparemment, ils n'en connaissent aucun<sup>57</sup>. Aussi, dans l'esprit européen, des populations telles que les Américains ne peuvent qu'adorer Satan<sup>58</sup>. De plus, les récits qui circulent concernant leurs mœurs anthropophages alimentent encore cette idée. L'aumônier particulier et secrétaire du *conquistador* Cortés, Francisco Lopez de Gomara (1510-~1560) conclut : « *le principal dieu qu'ont ceux de l'Isle Hispaniola est le Diable.* »<sup>59</sup> Cortés et son aumônier avaient été en contact avec les Incas, groupe qui pratiquaient les sacrifices rituels<sup>60</sup>. Des mythes, qui circulent concernant les prodiges que pourraient accomplir les populations d'Amérique, permettent aussi à ces idées de divination satanique de se développer : les Indiens des Caraïbes et du Brésil seraient capables de déclencher des ouragans<sup>61</sup> d'après Sir Francis Drake (~1541-1596), dans le texte qu'il rédige après son voyage autour du monde. Le chroniqueur d'origine espagnole Gonzalo Fernandez de Oviedo voyait, quant à lui, une manifestation diabolique dans les ouragans qui frappaient annuellement les côtes des Caraïbes et de la Floride<sup>62</sup>.

---

<sup>55</sup> André Thevet, *Singularités de la France Antarctique*, cité in O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 45.

<sup>56</sup> Jean-Claude Laborie, *Mangeurs d'hommes et mangeurs d'âmes...*, pp. 116-148.

<sup>57</sup> Cl. Fohlen, *op. cit.*, pp. 116-117 : « *Chez les peuples qualifiés à tort de primitifs, toute la vie quotidienne est imprégnée de croyances religieuses qu'il est difficile de reconstituer sans risque d'erreur.* »

<sup>58</sup> O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 66.

<sup>59</sup> *Ibid.* p. 45.

<sup>60</sup> A.-L. Polack, « L'Hommage rendu aux momies », *Historia Thématique* n°84, p. 36.

<sup>61</sup> O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 45.

<sup>62</sup> F. Lestringant, *Le Huguenot et le sauvage*, p. 21. L'arrêt de ces ouragans avec l'arrivée des Espagnols semble d'ailleurs, pour ce chroniqueur, une preuve tangible de la supériorité du dieu chrétien.

La christianisation n'apparaît donc pas aisée. Certes, les Européens n'ont de cesse de vouloir démontrer l'inutilité des croyances amérindiennes, mais aussi la supériorité de la religion chrétienne. Si les divinités d'Amérique laissent les peuples être dominés par les Européens, c'est, pensent-ils, principalement par ordalie, le bras de Dieu guidant ses brebis contre leurs ennemis, et, selon une croyance antique, le dieu chrétien apparaîtrait alors supérieur aux divinités indiennes<sup>63</sup>. Mais les Amérindiens ne sont pas réceptifs à une autre croyance que la leur<sup>64</sup>. Les missionnaires rejettent la conception amérindienne de la conversion, selon laquelle la religion chrétienne devrait se surimposer à leur propre credo, les cultes indiens se maintenant à côté du christianisme. Toutefois, des similitudes sont remarquables entre ces croyances, comme les récits de créations, notamment l'épisode du Déluge<sup>65</sup>. C'est peut-être pour cette raison que Théodore de Bry a représenté la scène du Déluge en Amérique, signifiant un éventuel rapprochement entre les deux cultures. De même, la croix est utilisée chez les populations Mayas et Mexica<sup>66</sup> (il s'agit du signe de Quetzacoatl<sup>67</sup>). Chez ces derniers, certains rituels de passages entre les différents stades d'une vie sont aussi communs à la religion catholique, comme le baptême ou la confession<sup>68</sup>. Ces corrélations entre les peuples ne sont pas accueillies favorablement par les chrétiens d'Europe, qu'ils soient catholiques ou protestants<sup>69</sup> : les Espagnols y voient une moquerie, signe certain d'une intervention d'Eblis. Le jugement que leur porte l'historien officiel de l'Espagne, Gonzalo Oviedo y Valdés, est loin d'être élogieux : « [Ils seraient] *naturellement paresseux et vicieux, mélancoliques, lâches, et en général un peuple menteur et fainéant.*

---

<sup>63</sup> Nathan Wachtel, *La Vision des vaincus*, pp. 56-63, évoque la disparition des dieux des principaux peuples précolombiens (Mayas, Aztèques et Incas), ainsi que la réaction, souvent incrédule, de ces peuples qui voient leurs dieux remplacés par le Dieu de leurs conquérants.

<sup>64</sup> O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 46. Cf. Annexe 7 : « Un dieu plus puissant que les dieux amérindiens », in G. Wallerick, *Les visages des populations amérindiennes à travers les oeuvres de Théodore de Bry : la création d'un mythe*, Master I, Lille 3, p. 78.

<sup>65</sup> . P. Dickason, *op. cit.*, p. 46.

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> Yves-Nicolas Lelouvier, « Quetzalcoatl, le dieu serpent à plumes » *Notre Histoire* n° 61, p. 18 : Dieu principal des Mexica, d'origine toltèque, il représente le « *dieu du sacerdoce, de la sagesse et des arts.* »

<sup>68</sup> O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 46 : « *Les Péruviens semblent même croire en une trinité et ils ont une cérémonie semblable à celle de la communion.* »

<sup>69</sup> *Ibid.* : « *La majorité est d'avis que les Amérindiens sont ligüés avec le Démon.* »

*Leurs mariages ne sont pas des sacrements mais des sacrilèges. Ils sont idolâtres, libidineux, et pratiquent la sodomie. Leur principal désir est de manger, boire et vénérer des idoles païennes et commettre des obscénités bestiales. »<sup>70</sup>*

*- La considération protestante*

Les protestants semblent partager la même opinion. En effet, dans la planche 27 de son troisième volume, Théodore de Bry regroupe les images fantastiques que s'étaient créées les Européens du XVI<sup>e</sup> s. : *Les Brésiliens persécutés par les démons*.



[*Les Brésiliens persécutés par les démons*, planche III, 27]

Le titre est évocateur en soi, et présente d'emblée les peuples brésiliens comme des êtres enfantés par le diable lui-même, ou du moins ayant un quelconque rapport avec lui, rapport que les Européens, fertiles en imagination, déterminent de manière plus ou moins farfelue. Produite à partir du texte de Jean de Léry<sup>71</sup>, la gravure avait cependant déjà connu

<sup>70</sup> D'après Lewis Hanke (1948), in O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 46.

<sup>71</sup> Charles-André Julien, *Les Voyages de découverte et les premiers établissements*, p. 400 et F. Lestringant, *op. cit.*, p. 9 : Cordonnier bourguignon devenu étudiant en théologie à Genève, puis pasteur à Wufflens, il a accompagné une expédition de quatorze genevois en terre brésilienne, sous la conduite de Philippe de Corguilleray, à la demande du Chevalier Villegagnon. *Supra* p. 35.

un auteur, anonyme, qui avait transcrit le texte en images. Ce dessin, probablement connu de De Bry<sup>72</sup>, semble en effet avoir servi de modèle au graveur liégeois. De prime abord, les images apparaissent très proches, même si le travail du Liégeois apparaît plus fin, plus précis, plus net. Les planches sont d'ailleurs inversées, car le passage de la gravure sur bois (concernant l'originale) à la taille douce (utilisée par De Bry) permet d'améliorer le sujet, qui est en symétrie par rapport à son modèle, conséquence du tirage sur papier de la plaque gravée<sup>73</sup>. Cette image présente un intérêt à plus d'un point de vue. D'abord deux Européens parlent, du haut d'un promontoire, avec un Indien tupinamba, dominant ainsi la scène. La discussion semble être animée, comme en témoigne la gestuelle<sup>74</sup>, Jean de Léry montre le ciel, symbolisant peut-être la volonté divine, alors que l'Indien montre ses démons, qu'il appelle Aygnan<sup>75</sup>, représenté sous les traits du Diable des chrétiens<sup>76</sup>. La posture de l'autre calviniste invite le lecteur à contempler la scène qui se déroule derrière le groupuscule : d'autres Tupinamba se font agresser par d'affreux démons, de toute sorte. Ceux-ci sont parfois proches des représentations du diable, comme la bête aux cornes de satyre qui frappe le malheureux Indien au premier plan, sous le regard probablement horrifié du calviniste. Les ailes nervurées rappellent celles que les chrétiens dessinent dans le dos de l'ange déchu, les cornes, le mufle à la place du sexe, les griffes de rapaces<sup>77</sup> ainsi que la queue pointue entrent aussi dans l'imaginaire diabolique des Européens chrétiens. Son arme reste toutefois primitive, peut-être en raison de ses victimes. D'autres bêtes semblent sorties directement des frayeurs médiévales, ainsi cette sorte de loup-garou au centre de l'image,

---

<sup>72</sup> L'analyse comparative des deux images montre des similitudes entre elles, qui laissent à croire que le Liégeois aurait utilisé l'image anonyme pour produire la planche en question. Cf. Annexe 4 : « Comparaison de l'image anonyme du texte de Léry et de la production de De Bry », in G. Wallerick, *op. cit.*, p. 73.

<sup>73</sup> Pour de plus amples explications, cf. l'article de Jean-Paul Duviols, « Théodore de Bry et ses modèles français », in *Caravelle* n°58, 1992, p. 11.

<sup>74</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 227.

<sup>75</sup> L'idée est reprise dans le *Drake Manuscrit* de 1592, dont une traduction fidèle est publiée par F. Lestringant, *L'expérience huguenote...*, p. 411. Pour de plus amples renseignements sur Aygnan, cf. Isabelle Combès, *La tragédie cannibale...*, pp. 159-161.

<sup>76</sup> I. Combès, *op. cit.*, p. 161.

<sup>77</sup> F. Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage*, p. 20.



entre ours et monstre<sup>78</sup>. La bête à sa gauche fait penser aux animaux de l'Antiquité, comme les hydres, ou une « *Mélusine ailée* », à moins qu'il ne s'agisse de « *quelque démon succube*. » Les actes de violence des « monstres d'Amérique » maltraitent les Indiens en raison des trois pêchers commis : « *luxure, gourmandise et orgueil y sont châtiés par des tourments appropriés*. »<sup>79</sup> Alors que De Bry a représenté dix Indiens, ce ne sont pas moins de huit bêtes différentes qui peuvent être dénombrées sur cette seule image. Enfin, des êtres volants, tels des vampires, se dirigent vers le navire, « *une caravelle à voile carguée, à l'ancre* »<sup>80</sup> dans la partie gauche de l'image. Celui-ci semble servir d'issue de secours aux deux protestants, suite à l'échec de leur tentative de conversion<sup>81</sup>. La scène, toutefois, présente des aspects exotiques de cette région du monde, ainsi les quelques palmiers éparpillés, ou les *malocas*<sup>82</sup>, situées à l'arrière-plan. Par cette planche, placée en fin du volume, De Bry semble prendre parti et préciser les liens étroits entre ces créatures de l'outre-Atlantique et le Malin. Ce monde nouveau apparaît dès lors « *comme un monde réprouvé [...] en proie aux puissances diaboliques*. »<sup>83</sup>

Ces peurs existent en réalité depuis quelques siècles, avant même la découverte de l'Amérique. « *La Bible de Cologne (1480) et celle de Nuremberg (1483) étaient déjà illustrées de figurations de l'Apocalypse que Dürer eut certainement sous les yeux*. »<sup>84</sup> Le Malin intervient donc jusque dans les œuvres religieuses, de plus en plus relayées par le développement de l'usage de l'impression. Le public devient ainsi sensibilisé à l'attente des derniers jours, par l'intermédiaire de la gravure et de l'imprimerie. Antoine Vérard, à la fin du XV<sup>e</sup> s., est parvenu à toucher une large public tant en France qu'en Angleterre, notamment avec la publication en français de *l'Art de bien vivre et de bien mourir* qui « *comportait des illustrations [...] simples et percutantes représentant les quinze signes annonciateurs de la*

---

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 21 : Jean de Léry se serait inspiré d'une image relatant une « *haüt beste qui vit de vent* », extraite de la *Cosmographie universelle* de Thevet.

<sup>79</sup> *Ibid.*

<sup>80</sup> *Ibid.* p. 19.

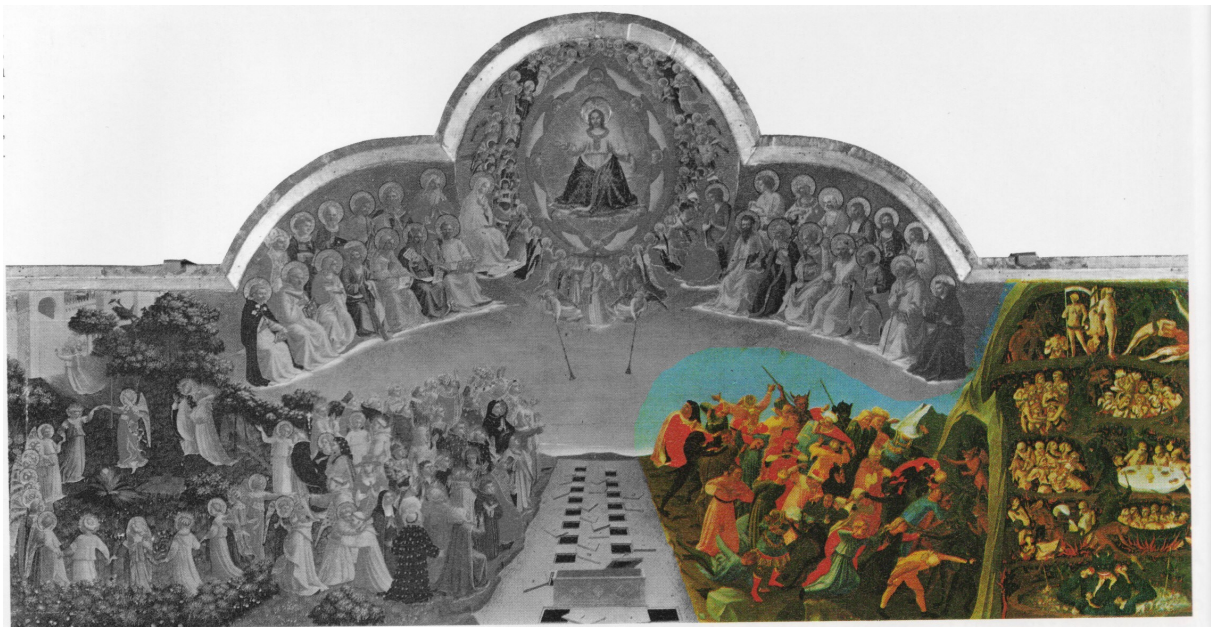
<sup>81</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 227.

<sup>82</sup> Huttes longues du peuple tupinamba.

<sup>83</sup> F. Lestringant, *L'Expérience huguenote...*, p. 195.

<sup>84</sup> J. Delumeau, *La Peur en Occident*, p. 276.

*fin du monde.* »<sup>85</sup> Dans le domaine de la peinture, Dürer, qui a probablement été le maître d'art de De Bry<sup>86</sup>, aurait transmis ses connaissances, notamment sur la fin du monde et la manière de la représenter, à ses disciples. Toute une littérature et une iconographie se sont donc développées autour du Jugement dernier, durant les décennies précédant l'entrée des peuples amérindiens dans la communauté chrétienne. « *Ce qui caractérise à partir du XIV<sup>e</sup> s. l'iconographie et la littérature consacrée au Jugement dernier, c'est l'accent mis sur la variété et le caractère épouvantable des épreuves qui s'abattront sur l'humanité [ainsi que sur] la sévérité du Dieu justicier [et enfin] sur l'atrocité des tourments infernaux.* »<sup>87</sup> Les craintes issues de la période médiévale se multiplient, et les Européens craignent le Dieu rédempteur. Ces inquiétudes se retrouvent dans les œuvres artistiques de l'époque.



[Fra Angelico, *Le Jugement dernier*]

La fresque de Fra Angelico<sup>88</sup>, *Le Jugement dernier* (1432-1435), illustre bien ces propos. Le Dieu juge, dans la partie centrale, et choisit ceux qui vont à sa droite, au paradis, et ceux qui vont à sa gauche, en enfer. Chose intéressante sur cette image, l'enfer est symbolisé par la présence de cannibales.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 275.

<sup>86</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 129.

<sup>87</sup> J. Delumeau, *op. cit.*, p. 265.

<sup>88</sup> Peintre italien de la première Renaissance (Florence, 1387 ou 1400 – Rome, 1455).

Les Européens de l'époque semblent donc associer ce type de pratique à l'intervention plus ou moins directe de Satan dans la vie de tous les jours. Rien de surprenant, en cette fin de XVI<sup>e</sup> s. que la planche relative aux démons persécutant les Indiens apparaisse en fin du volume relatif aux Tupinamba, peuple dont les pratiques cannibales ne sont plus à démontrer. La crainte est donc particulièrement présente : « *le dernier jour de l'humanité est bien celui de la colère : dies irae*<sup>89</sup> ! » Comment évolue-t-elle avec l'apport de la Réforme ? Cette dernière s'appuie en partie sur un rejet de l'autorité papale, qui était considéré par Luther<sup>90</sup>, tout comme par Calvin, comme l'Antéchrist<sup>91</sup>. Aussi, la prédication de la fin d'un monde, s'appuyant sur l'Antéchrist mène les croyants à espérer l'avènement du règne de Jésus Christ. La découverte de l'Amérique dirigeait les frayeurs eschatologiques dans ce sens : les religieux, qui y débarquaient, interprétaient cette découverte comme étant le signe soit de la venue prochaine du règne des saints, soit de l'imminence de la fin des temps<sup>92</sup>. S'appuyant sur deux textes de la *Bible*<sup>93</sup>, J. Delumeau établit la pensée de l'époque, alors que la terreur atteint progressivement toutes les sphères de la société.

C'est donc dans ce climat de crainte, de peurs eschatologiques, que le débat fondamental sur les peuples amérindiens déchire la chrétienté. Car si la fin du monde est proche, et que le règne de Jésus Christ est imminent, Espagne et Portugal veulent se montrer dignes en tant que nations qui auraient converti un grand nombre de « brebis égarées ». Mais seuls les hommes peuvent espérer obtenir le Salut. Or, les Espagnols n'étaient « *même pas sûrs que [les Américains] fussent des hommes, et non point des créatures diaboliques ou des animaux.* »<sup>94</sup> Le pape doit donc prendre une décision, qui devrait être suivie par l'ensemble de la communauté catholique.

---

<sup>89</sup> J. Delumeau, *op. cit.*, p. 256.

<sup>90</sup> *Ibid.* p. 283 : « *En 1530, il [Luther] affirme dans l'épître dédicatoire qui précède sa traduction du livre de Daniel : "Tout est consommé, l'Empire romain est au bout de sa course et le Turc au sommet, la gloire de la papauté est réduite à néant et le monde craque de partout."* »

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 285.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 270.

<sup>93</sup> *Ibid.* : Evangile de St Marc, XIV, 10, ainsi que l'Evangile de St Matthieu, XXIV, 14.

<sup>94</sup> Claude Lévi-Strauss, cité in G. Gliozzi, *op. cit.*, p. 243.

### 3- Débat sur la convertibilité de ces peuples

#### - La prise de position papale

La Papauté, d'abord, considère, à l'instar de l'apôtre Paul<sup>95</sup>, que ces êtres, étant physiquement proches des humains, doivent être accueillis comme des chrétiens potentiels, et qu'il ne faut donc pas les traiter en esclaves. Alexandre VI, pape de 1492 à 1503, les déclare aptes à la christianisation parce que humains, « *étant pacifiques et, comme on le dit, allant nus et ne mangeant pas de chair.* »<sup>96</sup> Aussi, les Indiens ne doivent pas être dominés, mais convertis. Cette mission revient naturellement au royaume d'Espagne<sup>97</sup>, qui s'était vu octroyer par le traité de Tordesillas (1494)<sup>98</sup> une partie des terres d'Amérique<sup>99</sup>. La question de la Conquête et de la conversion n'est pas pour autant réglée. « *Alors que les pionniers et les gouvernements se seraient plus facilement accommodés d'un silence de Rome, qui aurait permis l'invocation sans réserve du concept de la terra nullius* »<sup>100</sup>, voici que le pape Paul III (1534-1549) déclare solennellement, sous la pression des dominicains, que les Amérindiens seraient « *comme de vrais hommes [...] capables de comprendre la foi catholique. [Il ne faut donc pas les traiter] comme des brutes stupides créées pour notre service.* » Et de préciser : « *lesdits Indiens et tous les peuples qui pourraient être découverts plus tard par les Chrétiens ne doivent d'aucune façon être privés de leur liberté ou de la possession de leur propriété, même s'ils sont en dehors de la foi de Jésus-Christ [...] non plus qu'ils ne devront d'aucune façon être réduits en esclavage.* »<sup>101</sup>

---

<sup>95</sup> Epîtres aux Romains, X, 18 : la voix des prédicateurs de l'Evangile « *a retenti par toute la terre et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde.* »

<sup>96</sup> O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 44.

<sup>97</sup> G. Gliozzi, *op. cit.*, p. 246.

<sup>98</sup> Pour un développement sur ce traité, cf. Bartholomé Bennassar, « Tordesillas : le premier partage du monde », in *L'Histoire* n°146, 1991, pp. 86-93.

<sup>99</sup> Alexandre VI avait d'ailleurs permis, par la Bulle *In Caetera* (4 mai 1493), à l'Espagne de jouer un rôle fondamental dans la prise de possession des terres nouvelles car « *ces rois vraiment catholiques [s'étaient déjà] illustrés par la conquête de Grenade* ». In Bartholomé de Las Casas, *La destruction des Indes*, Chandeigne, 1995, p. 32.

<sup>100</sup> J. Rostkowski, *La Conversion inachevée...*, p. 43.

<sup>101</sup> Bulle *Sublimis Deus Sic Dilexit* (1537), in O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 47. Pour une partie du texte traduit, voir J. Rostkowski, *La conversion inachevée*, p. 56.

Dans une des bulles pontificales de juin 1537, le Pape reprend les paroles de Jésus Christ, qui aurait ordonné « *aux prédicateurs d'aller porter l'Évangile à tous les peuples [...] car tous sont capables de recevoir la doctrine de la foi.* »<sup>102</sup> L'Empereur Charles Quint intervient rapidement afin de défendre ses prérogatives en Amérique, et le Pape émet un autre bref l'année suivante<sup>103</sup>.

Sur le terrain religieux, le XV<sup>e</sup> s. se trouble davantage avec le développement du protestantisme. Les débats sur la possible rédemption des hommes après le péché embrasaient les théologiens et, avec ce nouveau schisme, ils gagnent encore en intensité, notamment lorsque les deux nouveaux protagonistes de la scène religieuse apportent leur propre point de vue : pour Luther, la condition humaine est entachée par le péché originel, le mal rôde en chacun des hommes<sup>104</sup>. Selon lui, le seul moyen de fuir la damnation et la colère divine est de naître « *de nouveau par le baptême et le Saint Esprit.* »<sup>105</sup> Une rédemption paraît cependant possible, en invoquant Dieu et lui demandant la délivrance<sup>106</sup>. De son côté, Calvin précise que la purification par le baptême ne modifie en rien le péché qui remonte, selon lui, à Adam et Eve, aboutissant au fait que « *tous nos actes soient mauvais, à moins que Dieu ne s'empare de nous.* » Le mal est donc partie intégrante de l'homme, rien ne semble pouvoir l'extirper, mais le baptême permet cependant que Dieu ne considère plus les baptisés comme des coupables<sup>107</sup>.

- *Faut-il convertir ces êtres ?*

En Amérique, la question de la rédemption des peuples se présentait différemment. Il fallait avant tout aux puissances ibériques, dont le Pape avait permis l'implantation sur ces nouvelles terres, qu'elles maîtrisent ces espaces vierges de civilisation européenne. Aussi, suite à la découverte de terrains bien plus immenses qu'imaginés de prime abord, l'Espagne,

---

<sup>102</sup> Cité in G. Gliozzi, *op. cit.*, p. 246.

<sup>103</sup> *Ibid.* Ce bref, daté du 19 juin, avait pour but de révoquer les précédents.

<sup>104</sup> Job, XIV, 4 : « *Mais qui donc extraira le pur de l'impur ? Personne.* »

<sup>105</sup> Luther, in Jean Delumeau, *Le péché et la peur*, p. 557.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 558.

<sup>107</sup> *Ibid.*

suivie de peu par le Portugal, entame le long processus de conquête. La question qui se pose ici est de percevoir la part de la théologie dans la conquête, qui, nous le verrons dans la partie suivante, apparaît somme toute violente. Le moment qui illustre le mieux cette problématique est sans conteste l'opposition d'idées qui a eu lieu à Valladolid. En août 1550, une assemblée est réunie dans la ville principale du royaume d'Espagne, la capitale Valladolid, « à la chapelle du couvent de San Gregorio. »<sup>108</sup> Quatre théologiens<sup>109</sup>, les membres du Conseil des Indes et un du Conseil de Castille en constituent les quatorze membres. La joute entre les protagonistes, le dominicain Bartolomé de Las Casas, partisan d'une conversion dans la paix et du respect des peuples, et l'humaniste, le docteur Juan de Sepulveda, avait débuté quelques années auparavant<sup>110</sup>. L'objectif de cette réunion est de déterminer s'il est licite pour « Sa Majesté [d'Espagne] de faire la guerre aux Indiens avant de leur prêcher la foi. »<sup>111</sup> Ce vaste débat déchire l'opinion ibérique, entre les indophiles, tels que le Conseil des Indes, et les partisans des « thèses impérialistes de Sepulveda »<sup>112</sup>, à l'instar de l'archevêque de Séville, de l'Inquisiteur général, d'hommes d'Eglise ou de hauts fonctionnaires. Pour permettre à l'Europe de découvrir ce qui se déroulait dans les Indes, Las Casas rédige une *Histoire générale des Indes*, depuis Christophe Colomb jusqu'à son séjour en Amérique. Il n'hésite pas à préciser le rôle et l'action particulièrement cruels des Espagnols. C'est la traduction de cet ouvrage par Jacques de Miggrode, avec l'aide de Urbain Chauveton, que Théodore de Bry a choisi de mettre en images<sup>113</sup>. Nous reviendrons ultérieurement sur le contenu idéologique de ces planches, qui tendent à donner une image particulière des *conquistadores*. Exhibitions, débats vifs, pour permettre d'aboutir à une

---

<sup>108</sup> Marianne Mahn-Lot, *Bartolomé de Las Casas et le droit des Indiens*, p. 166.

<sup>109</sup> *Ibid.* : Trois dominicains (Domingo de Soto, Melchior Cano et Bartolomé Carranza) et un franciscain (Bernardino de Arevalo). Pour de plus amples renseignements sur Domingo de Soto, cf. Karl Kohüt, « Domingo de Soto et l'Amérique – Violence et droits dans sa pensée juridique et théologique », in Jean-Paul Duviols et Annie Molinié-Bertrand, *La violence en Espagne et en Amérique (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> s.)*, pp. 119-127.

<sup>110</sup> Pour des explications sur les prémices de cette controverse, cf. M. Mahn-Lot, *op. cit.*, pp. 153-165.

<sup>111</sup> Rapport de Soto, *Ibid.*, p. 168.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>113</sup> *Tyrannies et cruautés des Espagnols, perpétrées ès Indes occidentales, qu'on dit le nouveau monde – Brièvement décrites en langue castillane par l'évêque don frère Barthélémy de Las Casas ou Casaus, espagnol de l'ordre de saint Dominique fidèlement traduites par Jacques de Miggrodes*, présenté par Alain Milhou.

conversion possible des peuples d'Amérique. Malgré les accusations de bestialité proférées par maître Sepulveda<sup>114</sup>, les Amérindiens sont considérés aptes à la conversion. Les émissaires du Saint Père ont donc tranché dans cette querelle, suivant les dires de Las Casas, mais ils décident que ce sont désormais les Noirs qui ne peuvent être envoyés de Dieu. Ainsi, les remarques négatives, et les critiques adressées aux populations considérées comme non civilisées, ne concernent dès lors plus que les Africains.

Toutefois, la conversion n'est pas pour autant une histoire réglée. Durant cette décennie, alors que l'Europe était déchirée par le second schisme de la chrétienté, les huguenots ont tenté de mener des expéditions de colonisation en Amérique. L'exemple des voyages en Floride de Ribault et de Laudonnière permet d'appréhender la portée de la culture protestante dans les peuples outre-atlantiques. En effet, suite à l'éradication de la petite colonie française par l'Espagnol Menendes, le capitaine Dominique de Gourgues, gentilhomme gascon<sup>115</sup>, se lance dans une expédition punitive, quittant la France le 22 août 1567, pour abandonner la Floride un an plus tard, après près d'un mois de représailles contre les Espagnols. Mais en arrivant sur cette terre, au mois d'avril 1568, il nous précise que, pour justifier son origine française, les Indiens de Satouriona ont intimé aux Français de chanter les psaumes 43, 50 et 91, « *lesquels Psalmes chantés par les François assurement les Sauvages d'estre vrais François* »<sup>116</sup> Ces psaumes sont particulièrement employés par les protestants<sup>117</sup>, ce qui permet d'appréhender l'importance des contacts d'ordre religieux que les Français d'Amérique<sup>118</sup>, protestants pour la plupart, sont parvenus à nouer avec les peuples amérindiens. Les Indiens tendaient à associer la religion et l'ethnie. Aussi, les Espagnols étaient les catholiques, alors que les Français qui s'étaient rendus en Amérique

---

<sup>114</sup> Pour ce thème, cf. G. Ciozzi, *op. cit.*, pp. 247-253.

<sup>115</sup> S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 187, note 2, pour une brève biographie de De Gourgues.

<sup>116</sup> Dominique de Gourgues, in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 243 : « *Revenge moy, prens la querelle, - Le Dieu le fort, l'éternel parlera, - Qui en la garde du haut Dieu, -* »

<sup>117</sup> L'analyse de Charles Samaran semble pourtant préciser que Dominique de Gourgues était catholique, du moins dans les derniers temps de sa vie. Cité in F. Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage...*, p. 268.

<sup>118</sup> *Ibid.* p. 251 : aucune référence ne nous permet toutefois d'appréhender de manière certaine les tentatives de conversion d'un Laudonnière ou d'un Ribault.

avaient principalement embrassé la religion protestante. Il leur était naturel de confondre protestant et Français.

Toutefois, dans la présentation des peuples d'Amérique qui est faite par la famille De Bry, principalement dans les deux premiers volumes (Virginie anglaise et Floride française), le portrait de l'Amérindien ne présente absolument pas des sauvages, telle l'expression employée par un Laudonnière ou un De Gourgues, ni des naturels, comme l'évoque Staden. Bien au contraire, ce sont des personnages qui paraissent agréables, accueillants, de la même manière que Christophe Colomb les avait présentés à l'Europe entière, dès leur découverte. Aussi, les Européens de la Renaissance ne peuvent se forger une opinion réelle.

### **Bibliographie indicative :**

#### *Sources imprimées :*

De Bry Théodore, *Théâtre du Nouveau Monde : les Grands Voyages*, Découverte Gallimard Albums, 1992, Paris.

Thevet André, *Les singularités de la France antarctique...*, Éditions du Temps, 1982 (1<sup>re</sup> éd. 1558.), Paris.

#### *Ouvrages traitant du sujet :*

Bucher Bernadette, *La sauvage aux seins pendants*, Hermann, 1977, Paris.

Combès Isabelle, *La tragédie cannibale chez les anciens Tupi-Guarani*, PUF, 1992, Paris.

Delumeau Jean, *La peur en Occident*, Fayard, Collections Pluriel, 1978, Paris.

–, *Le péché et la peur – La culpabilisation en Occident (XIIIe-XVIIIe s.)*, Fayard, 1983, Paris.

Dickason Olive Patricia, *Le mythe du sauvage*, Philippe Lebaud, 1984, 1<sup>re</sup> éd. 1984, Paris.

Duviols Jean-Paul et Molinié-Bertrand Annie, *La violence en Espagne et en Amérique (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> s.)*, Paris-Sorbonne, 1997, Paris.

Fohlen Claude, *Les Indiens d'Amérique du Nord*, P.U.F., 1995, Paris.

Gravier Maurice, *Saga d'Eric le Rouge – Le récit des Goenlandais*, Ed. P. Aubier, 1955.

Gliozzi Giuliano, *Adam et le Nouveau Monde – La naissance de l'anthropologie comme idéologie coloniale : des généalogies bibliques aux théories raciales (1500-1700)*, Théétète Editions, 2000, Paris.

Hanke Lewis, *Colonisation et conscience chrétienne au XVI<sup>e</sup> s.*, Plon, Collection Civilisations d'hier et d'aujourd'hui, 1957, Paris.



Julien Charles-André, *Les Voyages de découverte et les premiers établissements*, P.U.F., 2003 (1<sup>re</sup> éd. 1948), Paris.

Laborie Jean-Claude, *Mangeurs d'hommes et mangeurs d'âmes...*, Honoré Champion, 2003, Paris.

Lestringant Frank, *L'expérience huguenote au Nouveau-Monde (XVI<sup>e</sup> siècle)*, Droz, 1996, Genève.

–, *Le Huguenot et le sauvage – L'Amérique et la controverse coloniale, en France, au temps des guerres de religion (1555-1589)*, Droz, Collection Titre courant, 2004, Genève.

Lussagnet Suzanne, *Les Français en Amérique pendant la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> s. Tome II : les Français en Floride*, P.U.F., 1958, Paris.

Mahn-Lot Marianne, *Bartolomé de Las Casas et le droit des Indiens*, Payot, 1995 (1<sup>re</sup> éd. 1982), Paris.

Rostkowski Joëlle, *La conversion inachevée – Les Indiens et le christianisme*, Albin Michel, Collection Terre Indienne, 1998, Paris.

Wachtel Nathan, *La vision des vaincus – Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole – 1530-1570*, Gallimard, Folio Histoire, 1971, Paris.